

Voilà

Emilie Hubner

Je suis allongée dans des draps propres, ils sont repassés et sentent bon la lessive. Le soleil entre par la fenêtre ouverte, le sol est mouillé. Je sais que dans dix minutes j'aurais le soleil dans les yeux et je ne pourrais rien y faire. Fermer les yeux et attendre. Attendre que l'on vienne me servir le repas du midi. Attendre que quelqu'un entre dans ma chambre et que je puisse lui dire de baisser le store. Lui dire. Si seulement. Je ne vais que baragouiner des mots incompréhensibles et c'est par mes gestes et par habitude que cette personne pourra me comprendre. Pourtant, comme toujours elle va trop descendre le store et je vais me retrouver à moitié dans le noir, comme si on assistait à une veillée mortuaire. Impossible de lui dire que je voudrais qu'elle le baisse juste un peu, comme un pare soleil de voiture. Me protéger les yeux mais laisser le soleil me caresser le corps. Ce sont les seules caresses qu'il me reste. Mon corps est touché, palpé, ausculté, déplacé, lavé, séché, habillé. Mais je ne suis plus caressée, je ne suis même plus une femme. Je ne suis qu'une malade. Une résidente.

Me voilà à attendre. Je sais que si je crie, personne ne viendra. Elles entendent ça toute la journée. Des cris de solitude, des cris qui appellent une maman, disparue depuis longtemps, des cris de douleurs, des cris de colère. Personne ne veut se retrouver ici. Je suis coincée dans mon lit, la moitié du corps paralysé. Je ne peux pas me redresser toute seule. Je m'accroche à la poignée fixée au-dessus de moi mais mon bras gauche n'a pas la force de soulever tout mon corps. Mon corps à moitié mort. Hier après la toilette, mon bras droit est resté coincé sous ma fesse. Impossible de le libérer. J'ai crié, appelé. J'ai essayé d'attraper mon bras avec l'autre main, mais plus je me penchais plus je l'écrasais. L'aide-soignante qui m'a apporté le repas m'a décoincé. En une seconde.

Je peux bouger le côté gauche de mon corps. Je peux donc boire si on m'a servi un verre ou si on m'a ouvert la bouteille qui est sur la table. Si la table est à portée de main... Cette table. Ma seule liberté. J'y entrepone la télécommande de la télévision, des bouteilles d'eau, une bassine et ma brosse à dents, un miroir et un peigne, la télécommande qui me permet de relever le haut du lit. Si l'on oublie de rapprocher la table du lit, c'est fini, je suis coincée. Parfois à quelques centimètres.

Mon mari vient me voir tous les dimanches. Seulement le dimanche. Il prétend qu'il doit s'occuper de la maison. C'est sûr que ça lui change, lui qui n'a jamais mis les pieds dans une cuisine ni touché au ménage. Il ne le dit pas mais je sais qu'il pense qu'il est le plus à plaindre. Le pauvre mari qui a dû placer sa femme parce qu'il ne pouvait pas s'en occuper tout seul. Il m'apporte des petites douceurs, il est gentil. Il ne sait pas à quel point ça me fait du bien. Des pépites d'or dans mon quotidien. Je ne peux pas lui dire. Le seul mot que je peux dire sans aide est « voilà ».

- Bonjour chérie, je t'ai apporté du raisin et des figues sèches.
- Voilà, voilà.

- Je te les mets là, comme ça tu pourras les manger quand tu veux.
- Voilà.
- Tu vas bien aujourd'hui ?

Je hoche la tête.

- Voilà, voilà, voilà.

Un perroquet a plus de vocabulaire que moi.

Il s'assoit à côté de mon lit et me fait la lecture du programme télé de la semaine. Il entoure les programmes qui peuvent m'intéresser. Il se donne de la peine pour rien, je peux comprendre ce que je lis. Je ne pourrais pas lire des romans mais je comprends le programme télé. Parfois il appelle les enfants et me les passe. Je tiens le téléphone et les écoute, ponctuant leurs paroles de mes « voilà ». Ils y mettent de la bonne volonté. Cela fait un an qu'ils parlent à un silence. Je sais qu'ils souffrent. À cause de moi. Alors ils n'en parlent pas, pour ne pas me faire de peine. Nos chagrins sont indicibles car ils s'abreuvent l'un de l'autre. Ils ne veulent pas non plus me parler de leurs petits soucis, par pudeur face à mon état. On craint toujours de parler des petits riens à ceux qui souffrent plus que nous. C'est une erreur. Ça me distrairait, ça me rapprocherait d'eux et j'aurais un pied dans leur vie.

Mon mari reste à côté de moi, trois heures par semaine. Il n'ose pas me regarder. Trop de désolation dans ses yeux, de tristesse, de rancœur, de regrets. Il ne veut pas que je voie ça, il ne veut pas me regarder non plus. Voir sa femme devenue un demi-corps muet. Voir le couple que nous ne formons plus. Il est seul à la maison. Je suis seule dans mon lit.

Quand je me regarde dans mon petit miroir, posé sur la table, je ne vois pas de différence. J'ai les mêmes yeux noisette avec des paillettes d'or, ceux qui ont séduit

mon mari à un bal costumé. À travers mon loup il ne voyait que ça, cherchant à savoir si le reste était du même acabit. Les mêmes rides profondes sur le front, si profondes que j'ai dû passer ma vie à m'étonner. Les mêmes lèvres minces qui creusent une fossette en s'étirant. Les mêmes cheveux gris, raides, coupés au carré. Les seules fois où je sors de ma chambre c'est pour aller au salon de coiffure ouvert une fois par semaine au premier étage. Je retrouve de vieilles sensations. De bonnes sensations. Corinne, la coiffeuse, me mouille la tête, « ça va la température Madame Pontel ? », je hoche la tête, de toute façon je n'ai jamais pu dire autre chose que oui... Elle met du shampoing, sensation de froid, elle étale et me masse le crâne, je sens la mousse qui pétille et ses ongles qui frottent, ses index me massent les tempes. C'est bon. Je ferme les yeux et profite. Elle me rince les cheveux, les peigne et les coupe. Petits moments volés à ma vie d'avant. Je savoure. Malheureusement je ne peux pas y aller tous les lundis, je me retrouverais avec une coupe au bol !

Une fois par semaine on me donne une douche. Je ne la prends pas, on me la donne. Ensuite l'aide-soignante me fait un brushing et me met du vernis à ongle. Je choisis la couleur en montrant le flacon. Moi qui ne me suis jamais offert de manucure, je suis servie. Depuis un an j'ai de beaux ongles bien faits, que je n'abîme pas en faisant la vaisselle. Moi qui me plaignais de toujours courir partout et de ne pas avoir le temps de me poser. J'ai été exaucée.

J'ai deux fenêtres dans ma chambre, une qui donne sur le ciel, je suis au troisième étage. Je vois le haut d'un arbre qui est taillé en hiver et feuillu en été. Je vois le temps qu'il fait et le coucher de soleil. J'ai une autre fenêtre, plus petite mais ouverte sur le monde. Au gré des programmes je peux voyager dans des pays où je n'irai jamais, pleurer devant des films romantiques, trembler si c'est un policier, chanter en silence grâce aux émissions de variété, travailler mes méninges devant les jeux, rire aux bêtisiers.

Je regarde même les informations. J'ai passé ma vie à les éviter, refusant d'être contaminée par ce flot ininterrompu de mauvaises nouvelles, de catastrophes, de meurtres, d'attentats, de crash, de séismes. Ce tsunami quotidien de misère. Aujourd'hui je le laisse me toucher le cœur. D'une certaine façon il m'apaise, étouffe un peu ma colère, me reconforte. Je ne suis pas la seule à ne pas mériter mon sort.

Grâce à toutes ces images, toute la journée, j'ai l'impression de faire partie du monde. On s'adresse à moi, je suis dans le mouvement. Je ne suis pas là clouée au lit. J'ai un horizon différent du mur blanc que j'ai en face de moi à longueur de journées. J'ai pris double peine avec cet AVC. Paralysée et muette. Je suis comme une bête qui grogne, qui gratte, qui couine. La seule différence ce sont mes larmes. Celles que je ne peux retenir quand je voudrais exprimer ma souffrance, ma solitude. Je n'ai pas d'autre moyen de parler. Avec ma main je fais des gestes, pour demander d'ouvrir ou de fermer la fenêtre, montrer ce que je veux. Mais je ne peux pas parler, dire ce que j'ai au fond du cœur, dire à mes enfants que je les aime, à mon mari qu'il me manque, dire que je voudrais mourir car je n'en peux plus d'être enfermée dans mon corps, dans ma tête.

Je voudrais lui demander de m'amener nos albums photos. J'ai pris des photos toute ma vie et j'ai eu soin de les mettre dans de beaux albums reliés. De mon enfance à l'année dernière, je n'ai cessé de faire de ma vie des clichés, instants figés qui me permettent de dérouler le film. Instants choisis. J'ai bien mes souvenirs mais ils sont moins précis. Je dois pourtant m'en contenter. Depuis un an il n'y a plus de photos. Comme mes albums, ma vie s'est arrêtée. C'est un faux départ. Je ne suis pas complètement partie, je continue à errer dans ce monde sur lequel je n'ai plus aucune prise. J'habite un lit.

Je suis en prison, une détenue particulière dangereuse. Interdite de promenade. Interdite de parler. Je suis en quartier haute sécurité. Quel crime ai-je commis

pour mériter ça ? J'ai menti parfois, fait quelques excès de vitesse, stationné sur des emplacements de livraison. J'ai sûrement aussi blessé des gens par des paroles mal mesurées. On fait parfois de la peine sans le vouloir. Maintenant ça ne m'arrivera plus.

Je n'ai jamais bu beaucoup d'alcool, j'aimais bien un petit apéritif, avec des amis ou avec mon mari le samedi soir. Jamais de grosse beuverie à se rouler sous la table ou à ne pas se souvenir le lendemain comment on est rentré chez soi, même étant jeune. Pourtant là je rêve de boire, je pourrais boire tout ce qui me passe sous la main, je voudrais alléger ma conscience, baigner dans un nuage de coton, m'anesthésier. Flotter un moment dans ce corps de plomb.

Sur mon lit j'ai un foutu matelas anti-escarres, il se gonfle et se dégonfle à intervalles réguliers pour éviter que le coté mort de mon corps ne se nécrose à cause de l'immobilité. Ma jambe et ma fesse sont posées sur le drap, figées et lourdes, le sang ne circule plus naturellement. Le matelas reproduit artificiellement les mouvements que je fais sans m'en rendre compte avec l'autre partie de mon corps. Le moteur se déclenche toutes les dix minutes, il m'a empêché de dormir pendant des nuits.

Ce lit est devenu mon unique lieu de vie. Je refuse d'être mise dans un fauteuil, c'est trop inconfortable et je ne veux pas sortir de ma chambre et être mélangée aux autres. Malades du corps ou de l'esprit. Je vois passer le personnel soignant toute la journée. Ils vont et viennent, font plus ou moins bien leur boulot, avec plus ou moins d'égards, de toutes façons à qui irai-je me plaindre ? Mais le soir ils partent, s'en vont, mon mari aussi, pendant que moi je reste là, crucifiée à ce lit dans lequel je vais mourir.

- Voilà, voilà, voilà.

L'auteur

Émilie Hubner est orthophoniste dans le Sud de France, son métier la place au cœur des mots, mais surtout de leur absence. Dévoreuse de livres, elle s'est mise à l'écriture depuis deux ans avec l'envie de partager les émotions qui la touchent. Inspirées par ses patients, son enfance et les gens qui l'entourent, c'est avec tendresse et humour qu'elle nous livre ces instants de vies.